

Daniel DEFOE, *Histoire Générale des plus fameux Pirates*, I, *Les Chemins de Fortune*. II, *le Grand rêve flibustier*, préfaces de Michel Le Bris, traduction de Henri Thiès et Guillaume Villeneuve, Paris, Phébus, 1990, 442 et 326 p.

Nous devons aux éditions Phébus un apport essentiel et une confirmation qui devrait être décisive. Leur apport : la première traduction française de la deuxième partie de la *General History of the Robberies and Murders of the most notorious Pirates*. Curieusement, alors que le premier volume, édité à Londres en 1724, fut publié à Paris dès l'année suivante, le second, consacré presque uniquement à des pirates qui touchèrent Madagascar et les îles du sud-ouest de l'océan Indien, voire y séjournèrent, n'avait jamais été traduit (1). Leur confirmation : l'auteur de l'ouvrage n'est pas le capitaine Charles Johnson, personnage mythique, dont nul chercheur n'a jamais trouvé trace mais Daniel Defoe. De ce dernier fait, les Anglais et les Américains sont depuis longtemps convaincus. Leurs travaux décisifs nous rappelle Michel Le Bris dans une vigoureuse préface, furent l'édition critique de Manuel Schonhorn (1952) et les recherches de l'historien anglais Christopher Hill, éminent spécialiste du XVIII^{ème} siècle, couronnées par une conférence, "Radical pirates", à New-York en 1980. A Antananarivo, dès 1978, G.M. Razi offrait lui aussi une solide mise au point dans son étude "Madagascar dans l'oeuvre de Daniel Defoe", présentée devant l'Académie malgache.

Mais la plupart des auteurs français s'obstinent à se référer à Johnson, de l'historien Hubert Deschamps (*Les pirates à Madagascar*, 1949, réédité en 1972) à l'essayiste et romancier Gilles Lapouge (*Les pirates*, 1969 et 1988). Et Daniel Vaxelaire, dans un roman, *Les mutins de la liberté* (1986) qui présente le capitaine Misson et la république de Libertalia, se fonde lui aussi sur cette fausse attribution.

Defoe traite d'abord de flibustiers qui sévirent aux Antilles de 1716 à 1724, ensuite il se situe au cœur de la grande époque de la piraterie à Madagascar (1695-1707). Or, d'une période à l'autre, le climat politique est très différent. Alors que la répression, à partir de 1716-1717, est bien organisée aux Antilles, fin XVII^{ème} -début XVIII^{ème} siècle, règnent souvent encore de bonnes relations entre les forbans et les habitants comme les autorités de la colonie française de Bourbon. Enfin, d'un volume à l'autre, Defoe change sensiblement de ton. Dans le premier, les biographies de capitaines sont souvent accompagnées de lettres de réclamations écrites par des officiers des navires marchands, de proclamations de gouverneurs, de récits de procès, d'appendices divers. Defoe semble quelque peu encombré par la richesse de sa documentation. Le second, dont le texte est plus resserré, l'écriture plus alerte, se lit plus facilement.

(1) A. et G. Grandidier ne donnent que des "extraits", extraits eux-mêmes souvent résumés et choisis, parfois, au petit bonheur (COACM, t. III, 1905 et t. V, 1907, *passim*)

Quel est le trajet classique des pirates anglais et américains qui viennent sévir dans l'océan Indien ? Partis des Antilles, ils font leur premières armes dans les îles et sur les côtes de l'Amérique centrale ou septentrionale, puis voguent vers les Açores, les îles du Cap Vert et la côte de Guinée. Généralement, ils se laissent porter dans les parages du Brésil avant de repartir vers l'Est et franchir le cap de Bonne Espérance. Ils font escale à Madagascar ou dans une des îles voisines, pour finalement aller écumer la mer des Indes. Ils reviennent alors à Madagascar, ou quelques-uns se retirent, alors que d'autres vont dépenser — ou cacher comme pensent les Créoles — leur fortune à Bourbon.

Parmi ces pirates, il y a de sinistres personnages tel Condent qui prend plaisir à faire couper le nez et les oreilles aux Portugais qui tombent entre ses mains. Des médiocres aussi ; ainsi Kid, avare et hypocrite, qui doit en partie sa célébrité à son exécution spectaculaire à Londres. De faux héros également ; c'est le cas d'Avery, époux mythique de la fille du Grand Mogol et pseudo-roi de Madagascar, qui meurt dans la misère à Bristol, ruiné par des marchands qui "étaient, à terre, aussi bons pirates qu'Avery l'était sur la mer".

Mais les personnages sympathiques ne manquent pas : Tew, "compétent et loyal", Hasley qui, fort chrétiennement, ne voulait capturer que les vaisseaux maures (indiens et arabes), North surtout, qui fait de son bateau un "navire franc" (à chaque membre de l'équipage est attribué une part égale du butin), secourt et console les naufragés isolés, devient l'arbitre respecté qui règle à l'amiable les conflits entre chefs locaux.

Reste le cas de l'étrange tandem Misson-Carracioli. Bien que Defoe prétende fonder son récit sur un manuscrit de Misson, il annonce, d'entrée, que ce nom n'était peut-être qu'un pseudonyme. Carracioli, peu banal dominicain italien, à la fois déiste et anticlérical, rêve de changer le monde où règne par trop l'injustice. Il se fait le mentor de Misson qui, lui, l'entraîne dans ses propres aventures. Après de multiples exploits, accomplis sous un drapeau blanc et non le *Jolly Rogers*, le pavillon noir des pirates, le *Victoire*, dont Misson avait pris le commandement, s'installe dans une crique très sûre, "asile idéal", "au nord (sic) de Diégo-Suarez". Là, il fonde la république de Libertalia où sont rassemblés Français, Anglais, Hollandais, Portugais et Africains libérés des navires négriers. Malgré quelques entorses faites à leurs grands principes (égalité, fraternité, internationalisme), il faut bien admettre, après Defoe, que Misson et Carracioli sont des "pirates d'un nouveau genre".

Bientôt ils décident, avec l'accord de Tew qui s'est joint à eux, de constituer un gouvernement, car "où il n'existe pas de lois coercitives, les plus faibles sont toujours les victimes". Misson devient Grand Protecteur de Libertalia et fait construire un village pour les *Liberi*, devenus colons-aventuriers. Mais la chute

s'avère brutale : pour une raison restée obscure, les "naturels" attaquent le village et en massacrent les habitants, à l'exception d'un petit groupe qui s'échappe avec Misson. Ce dernier reprend la mer et sombre dans une tempête sur la côte de Guinée.

Les aventures de Misson ont suscité un débat, qui n'est pas encore clos, entre qui valorise a priori l'écrit — historiens de Madagascar (2) et de la Marine (3) souvent, et les chercheurs qui ont parcouru le domaine de l'utopie.

L'équipage de *Victoire* avait déjà été bien endoctriné par Carracioli et Misson. Carracioli évoque souvent l'ordre et la nécessaire discipline. Misson interdit boissons fortes et jurons pour avoir l'équipage le plus doux, le plus policé du monde. A Libertalia, si triomphe l'égalité, comme dans toute utopie, la liberté, elle, est bannie. Les hommes, réunis par groupes de dix dans lesquels le Grand Protecteur mêla méthodiquement les diverses nationalités, sont condamnés à une vie communautaire. Pour pouvoir communiquer entre eux, ils doivent apprendre une sorte de volapük.

L'équipage de Tew, qui a abandonné son capitaine, va en un sens plus loin, qui s'efforce d'échapper au carcan de l'utopie. Il a fondé lui même une colonie, qui a l'ex-quartier-maître du chef pirate pour gouverneur. Mais cette désignation, non renouvelable, est faite pour trois mois seulement. Chacun bénéficiera, au moins une fois, de "l'expérience de pouvoir suprême". A la différence des élections, ce système ne favorise ni brigue, ni formation de clientèles. Il n'entraîne pas non plus la création de "division et factions". Ainsi, aurait dû être perpétuée "l'harmonie inséparable de la véritable unité".

Le sédentaire Defoe s'est passionné, à travers ses lectures, pour Madagascar. Le nombre de sites fréquentés par les pirates s'avère impressionnant. Nous ne citerons que, sur la côte est, Fort-Dauphin, Foulpointe, Fénéry, et surtout Sainte-Marie ainsi que, plus au Nord, Nosy Mangabe au fond de la baie d'Antongil. Sur la côte ouest, ils disposent de trois principaux ancrages, les deux Masselage (baie du Boïna et embouchure de la Betsiboka), et, au Sud, la baie de Saint-Augustin.

Defoe traite rapidement des Malgaches. Les indigènes, dit-il, ont la peau assez claire par rapport aux Africains. Et ce sont les Européens, les pirates surtout, qui ont produit à Madagascar "une race de mulâtres noirs". Dans plusieurs passages, il décrit les richesses de l'île ; le plus intéressant est constitué par les notes de l'ex-quartier-maître de Tew. L'île, déclare-t-il, abonde en riz, en

(2) Une exception notable : J.T. Hardyman, "La République de Libertalia" (sic), *BAM*, t. 51/2, 1973, p. 9-11, pour qui "l'existence de Libertalia... semble très peu probable". Hardyman ajoute que jusqu'ici personne n'a essayé de prouver l'existence de Carracioli.

(3) Exemple classique, A. Toussaint, *Histoire de l'océan Indien*, 1961, et *L'océan Indien au XVIIIème siècle*, 1974, qui ne met jamais en doute la réalité de Libertalia.

bétail et en fruits tropicaux. Ses forêts recèlent de l'ébène, de l'acajou, de la gomme, des plantes tinctoriales. Et, ajoute le quartier-maître, croissent naturellement le coton et l'indigo que Madagascar pourrait exploiter, ainsi que le sucre, à un prix bien moins élevé que dans les colonies anglaises d'Amérique. Sur la Grande Ile, un esclave — qui aux Barbades se vend entre trente et cinquante livres et que "la cherté des denrées oblige à affamer à demi" — s'achète pour dix shillings de marchandises et peut se nourrir gratuitement. De plus la soie et le coton qui proviennent des Indes pourraient être produits à Madagascar. Tout bien calculé, Madagascar serait aussi une escale essentielle pour la Compagnie des Indes orientales.

Sur la côte, le naufragé européen est bien accueilli. Mais, au bout d'un an ou deux de séjour vécus aux crochets du souverain local, il est embarqué de force sur le premier voilier — marchand ou pirate — qui fait escale. Au Nord-Ouest règne un seul souverain, qui réside près de Masselage (Bombetoka) et se montre "bienveillant pour les Blancs". Mais à l'Est et dans le Sud existent de nombreux petits royaumes qui s'affrontent presque constamment. Aussi, pour un souverain, le renfort de quelques pirates est-il précieux, sinon déterminant. Les capitaines, à l'exception de l'excellent North, jouent sur ces rivalités pour imposer leur autorité.

Cependant, en une circonstance, la situation devient curieuse. L'ancien équipage de Tew réduisit en esclavage tous les prisonniers de guerre. Les marins "firent leurs femmes des plus belles négresses. Chacun s'en réservant une, puis deux, puis autant qu'en réclamait son caprice". Mais bientôt, ils se séparèrent et commencèrent à s'entrebattre. Si bien que les Malgaches décidèrent de se débarrasser d'eux. Leur projet fut in extremis dénoncé par une femme. Les pirates adoptèrent alors une nouvelle stratégie : susciter eux-mêmes des conflits entre les chefs malgaches, puis placer les vaincus sous leur protection. Leur puissance s'en trouva rapidement renforcée. Alors ils se séparèrent de nouveau, s'installèrent loin les uns des autres, dans des sites boisés, proches de cours d'eau, qu'ils entourèrent d'un rempart ou d'un fossé. A leur habitation, habilement dissimulée, conduisait un sentier étroit, qui ne permettait le passage que d'une seule personne de front, et qui multipliait les détours, serpentait longuement, "formait un véritable labyrinthe". Et les abords de ce sentier étaient plantés d'épineux acérés. Description qui correspond étrangement à celle des villages mahafale qu'ils essayaient de prendre, que feront les militaires français au début du XXème siècle.

Là aussi, Misson présente un cas particulier. Libertalia aurait été implantée dans une région quasi-désertique. Les rencontres avec les Malgaches furent tardives et rares : avant le surprenant massacre des *Liberi*, une seule fut de quelque importance, à l'occasion de laquelle les "naturels" offrirent à Misson cent bœufs, vingt esclaves mâles et vingt-cinq "femelles" : ce qui ne nous éloigne guère de l'utopie.

L'Histoire Générale des Pirates se situe dans un cycle d'ouvrages consacrés, totalement ou partiellement, à Madagascar. Elle est précédée par *The King of Pirates* (1719) et par *The life Adventures and Piracies of the Famous Captain Singleton* (1720), suivie par *Madagascar or Robert Drury's Journal*, publié en 1729 (4)

A une traduction de qualité, nous ne reprocherons qu'une erreur (à cette époque Mascareigne désigne Bourbon et non les Mascarcignes) et une omission (les noms des souverains et surtout les noms de lieux ne sont presque jamais traduits, en note, en français moderne). Et nous regrettons l'absence d'une carte de localisation, qui aurait été particulièrement précieuse.

Guy JACOB

(4) Sur Defoe et le Journal de Drury, en français, consulter les travaux de Anne Molet-Sauvaget, en particulier sa récente traduction critique de l'ouvrage (1992).